

L'ACTUALITÉ, Montréal, mai 1983, Vol. 8, no. 5,  
p.135.

## La fin du monde ancien

« Jadis, c'était plus facile. Chaque pierre était à sa place. »

par Gilles Marcotte

Vienne au début du siècle, New York aujourd'hui: oui, certes, les dieux sont morts, plus rien n'est crédible et tout se résoud en contacts furtifs, malaisés, en éruptions émotives.

Madeleine Monette. Une langue d'une fermeté et d'une subtilité peu communes.



C'est ainsi que les choses se passent dans le remarquable roman de Madeleine Monette, *Petites violences*. Une jeune femme quitte Montréal pour fuir les scènes de jalousie, allant parfois jusqu'à la violence physique, de son ex-mari. Sa démarche n'est pas dépourvue d'ambiguïté: aller à New York pour fuir la violence... Tout au long du récit, et même après avoir renoué dans la métropole américaine avec un amant d'autrefois, elle semble redouter et souhaiter à la fois que son ex-mari la poursuive. Ce qu'il fait d'ailleurs, à coup sûr, selon une fatalité psychologique que l'on sent, dès le début, irréprouvable.

Dans une langue d'une fermeté et d'une subtilité peu communes, Madeleine Monette crée un climat d'obsession, d'oppression, où les éclaircies sont extrêmement rares, et qui ne rend pas la vie facile au lecteur. On y respire avec difficulté, on doit y calculer ses gestes, ses sentiments, ses pensées, de peur que ne se produise quelque désastre. Mais en fait il est déjà là, le désastre, dans l'impossibilité où se trouvent les personnages de donner à leurs actions une fin autre qu'immédiate, disparue aussitôt qu'elle est atteinte.

Ce monde qui me fait horreur, je sais qu'il existe, qu'il fait partie de mes expériences, de mes fantasmes, et j'admire que Madeleine Monette en ait fait un compte rendu aussi fidèle, plus vrai que nature. Après *Le double suspect*, qui lui avait valu le prix Robert Cliche en 1980, elle refait ici la démonstration d'une étonnante maîtrise dans les jeux troubles de nos petits espoirs et de nos grandes peurs. ■

*La marche de Radetzky*, par Joseph Roth, traduit de l'allemand par Blanche Gidon, éd. du Seuil, 353 pages, 18,15\$.

*Petites violences*, par Madeleine Monette, éd. Quinze / Prose entière, 232 pages, 12,95\$.

ROMAN QUÉBÉCOIS

## New York l'excentrique

par Danielle Fournier

### PETITES VIOLENCES de Madeleine Monette Quinze/prose entière

Elles sont sorties en douce les *Petites violences*. Sorties de Montréal vers New York, sorties d'un homme pour et envers une femme. Sorties de ce couple déchiré par la passion éteinte et étouffée sous le poids de la libération sexuelle. Se répondant en écho les unes des autres, la marquant que fait du corps, marque de la différence ne devant à aucun prix se faire remarquer.

Il ne s'agit pas d'un texte où se pointe une nouvelle morale mais c'est un regard souffrant qui se pose sur ces relations ouvertes, où la douleur et le déchirement ne laissent aux femmes que l'envie et la possibilité de se sauver. Et en ce sens, il n'est pas étonnant que le prologue soit ouvert par le départ de l'héroïne et surtout, par ce qu'on voit quand on est à l'intérieur d'un

train et qu'on regarde ce qui se passe derrière une vitre en mouvement.

On y trouve aussi une certaine nouveauté de style. Le littéraire narratif est bien construit et le temps, tout au long du texte, est continuellement traversé par un temps parallèle, celui de la pensée : autrement dit, il se passe quelque chose dans la réalité, même si on n'y est pas admis et qu'on continue à rêver, au-dedans de soi. La plus grande réussite moderne de ce texte c'est le chevauchement du passé, du présent et du futur. Peut-être que pour les femmes le temps n'est pas chronologique ? On pourrait en effet penser que le temps n'occupe pas et ne s'occupe pas des femmes dans le registre paradigmatique de la succession des événements. Par exemple, dans ce livre, on a affaire à un temps synchronique.

Il y a une double histoire d'amour : Véronique et Pierre, le couple-ami de Martine puis, Martine et Claude, et ensuite Martine et Lenny. Pour Pierre et Véronique, ce n'est pas tellement facile non plus. Dans le mon-

de de la mode, ils sont à la mode, *up to date* et parfois leur relation s'en ressent. L'histoire de Lenny et Martine sera au centre du récit. Alors, je vous laisse le soin de découvrir comment une ancienne amoureuse d'un psychologue aussi très à la mode pourra vivre accompagnée d'un écrivain « ghost writer ».

Au-delà de cette histoire, on peut lire, on pourrait lire le texte comme critique d'un monde intellectuel de psychologues, de psychanalystes, d'écrivains, de producteurs de cinéma et surtout de l'industrie de la mode. Cela passe par les rapports hommes/femmes : car le pouls d'une société se prend sur ce rapport qui est peut-être aussi un non-rapport.

C'est un malheur indifférent, pour paraphraser Peter Handke, car il est à l'intérieur de lui-même, pour ainsi dire emprisonné. Malgré la renommée de New York, « l'excentricité sentimentale » est encore relouée loin derrière parce que les émotions sont trop intenses et elles ont à voir avec du

meurtre, relevant de la vie privée ou intime. Ces mots ici, disent autre chose, l'écriture de ce texte construit le monologue intérieur ou encore le soliloque, j'ai envie de dire aussi à la place du ventriloque. Ce qui se passe, s'échalaude, fait écran et leurre, et la parole comme échange ne se donne pas, elle ne se prend pas non plus. Elle est à inventer.

Madeleine Monette a gagné le prix Robert-Cliche en 1980 pour son roman intitulé *Le double suspect*. Dans ce deuxième livre, j'ai l'impression que l'intrigue nouée sonne plus juste, davantage du côté de l'exploration du temps, de l'espace et des lieux réels, imaginés et qu'elle suffit à l'écriture qui se dépile. Autrement dit, on ne peut vraiment classer cette écriture, ni nouveau roman, ni roman classique, mais romantiques, tentatives de dire un certain ordre du réel, de dire le désir de changer son rapport au monde, aux autres et à soi, et de ne plus vouloir prendre ce qui se donne pour la vérité. □

## Amour et violences

*Petites violences* Madeleine Monette, Éditions Quinze, Montréal, 1982.

Le dernier livre de Madeleine Monette, *Petites violences*, n'est pas un roman policier même s'il commence par un meurtre, même si on s'attend à ce qu'il y en ait un à chaque page (parce qu'il pourrait y en avoir plusieurs). Elle fait plutôt une sorte d'inventaire des petites violences quotidiennes – particulièrement celles commises par les hommes envers les femmes – sous le couvert de l'amour ou du mariage : jusqu'où peut-on aller en masochisme dans les rapports amoureux ? Un livre passionnant, des personnages bien campés, étoffés, des situations grinçantes, une écriture intéressante. Tout y est. Ça m'a donné le goût de lire son *Double suspect*.

HÉLÈNE PEDNEAULT

66 LA VIE EN ROSE, juillet 1983

LES  
MÉTAMORPHOSES  
DE  
L'AMOUR



*petites violences*  
Madeleine MONETTE  
Montréal, Quinze,  
1982, 32 p.

L'action du deuxième roman de Madeleine Monette, *Petites Violences*, se déroule à New York, cette ville gigantesque et monstrueuse presque identique au New York de Woody Allen. Martine, lasse de subir les « petites violences » de son mari Claude, se réfugie chez un couple d'amis, Pierre et Véronique. Elle retrouve Lenny, un homme rencontré deux ans plus tôt sur le bord de la mer, et s'engage dans une relation ambiguë bientôt interrompue par la visite inopportune de Claude, invité à prononcer une conférence sur la violence et la pornographie. Ce retour forcera une réconciliation qui s'effectue non dans le dialogue mais à travers une série d'événements qui ne visent qu'à détruire et humilier Martine qui décide de ne plus retourner à Montréal pour vivre avec Claude. Ce dernier lui inflige une correction qui la confirme dans la décision de s'en séparer et de vivre avec Lenny. Martine parvient à dénicher un emploi de scénariste et prépare un premier film avec un réalisateur new-yorkais.

Ce roman de Madeleine Monette reprend et approfondit les grands thèmes de sa première œuvre, qui lui a valu le prix Robert-Cliche, *le Double Suspect* (1980). À l'amour blessé, à la prise de conscience d'une femme aliénée qui se suicide, croit-on, pour s'en sortir, succèdent la fuite et l'affrontement des deux partenaires des *Petites Violences*. Les couples sont en lutte perpétuelle pour leur survie alors que l'homme et la femme, indistinctement, s'abandonnent à ce jeu pour le pouvoir. Mais ce combat n'est jamais engagé ouvertement ; lorsqu'il éclate et que les coups volent, c'est que l'issue est déjà scellée. Au contraire, Madeleine Monette préfère la stratégie psychologique asservie à une puissante analyse des forces en présence. Cette approche se fait par le biais d'une écriture parfaitement maîtrisée alliant la densité et l'émotion.

[Roger CHAMBERLAND]

ROMANS

grand tirage ne dérangeront personne et l'accumulation de ses fantasmes, faute d'une construction rigoureuse, nous lasse parfois.

Reste une écriture nerveuse, rapide, violente au service d'une révolte, hélas, trop bien fondée. Et la promesse d'un écrivain.

Patrick Renaudot

LES DEUX

MADELEINES

☐ Lueur, Madeleine Gagnon. Editions, VLB Montréal.

~~Petites violences, Madeleine Monette, Editions Quinze Montréal.~~

Des romans en langue française s'écrivent en Amérique et leur lecture amène une mise en question du roman. Madeleine Gagnon et Madeleine Monette n'ont en apparence aucun lien, si ce n'est qu'elles sont natives du Québec et qu'elles représentent une nouvelle génération d'écrivains.

Madeline Gagnon est connue en France pour avoir écrit avec Hélène Cixous et Annie Leclerc : *La venue à l'écriture* (coll. 10/18). La phrase de Michel de Certeau en exergue de *Lueur* dit le projet de la romancière : « C'est au moment où une lecture n'a plus les moyens de se défendre que l'ethnologue ou l'archéologue apparaissent ». Madeline Gagnon s'autorise à une archéologie du moi, quête de l'identité, du souvenir, mise à nu des racines de l'être. Elle est née dans un village d'Indiens. Elle personifie la source, elle défie l'oubli, elle est la plainte et le refus. Rarement avec autant de justesse la sable ancestrale n'avait été transmise.

Madeline Monette, quant à elle, use de cruauté pour nous séduire. Sa démarche semble totalement différente. Au paradis perdu, elle oppose la descente aux enfers. Cette Madeline vit à New York et son roman a New York pour décor. Décor réussi, plus proche de notre sensibilité que celui des romans américains. Elle a l'œil aiguisé, Madeline Monette, elle s'est imprégnée de la cité et sa réflexion convient au promeneur français qui, dans la ville géante, ne voit qu'une succession de banlieues, un univers de ferrailles et de poubelles.

Ses compatriotes comparent Madeline Monette à Françoise Sagan et la comparaison a ses justifications. Elle sait créer un climat, dire une société. Leurs auteurs nous rappellent qu'écrire est un acte de foi. Ces deux filles du Québec disent notre époque. Elles sont à découvrir.

Gérard Valbert